

ÉCRITURE HAUTE COUTURE

---

*Françoise Rose, Portrait*

MÉTROPOLE DE LYON - PRIX DU JEUNE CHERCHEUR



© Trafalgar Maison de Portraits x Camille Brasselet

## FRANÇOISE ROSE

### Si l'on vous cherche, où vous trouver ?

Dans mon bureau à Lyon, car je suis toujours au travail, ou devant une machine à café, avec mes collègues. J'aime passer du temps avec eux, que ce soit pour déjeuner ou pour nous poser autour d'un jeu de société.

### En tant que chercheur, qu'avez-vous trouvé à Lyon ?

Un environnement porteur ! J'aime beaucoup cette ville, que je trouve belle et rassurante. Quand j'étais étudiante, je flânais chez les bouquinistes le long des quais. J'ai aussi traversé Lyon en avion, un premier mai, et c'était absolument génial de la contempler de cette perspective. Cela me plairait beaucoup de renouveler l'expérience par une séance de natation en eau vive dans le Rhône.

### Et dans la vie ?

J'ai découvert qui je suis – et c'est déjà beaucoup ! Cela m'a permis de trouver un métier et des amis qui me correspondent, et donc, de m'épanouir.

**S**i parfois, les mots et leur sens nous résistent et nous tiennent à distance, Françoise Rose les approche en postant son laboratoire universitaire de l'autre côté du planisphère. Pour sa thèse, c'est au milieu de la faune amazonienne que la linguiste choisit de manier le magnéto comme une époussette, traquant la parole autochtone, capturant puis disséquant ses raretés, pour épingle ses compléments, verbes et sujets. Ainsi, la chercheuse remue les terres du langage et s'engage, pour le préserver, à analyser et compiler la grammaire et les sonorités de son alphabet. Alors que pour certains, excursions et paysages évoquent en premier lieu la détente et le voyage, Françoise préfère y voir les péripéties d'une Ardéchoise venue invoquer l'altérité dans de lointaines contrées : *« Je défie quiconque de "voyager" au fin fond de la jungle comme je l'ai fait. Je ne pouvais pas me balader à cause des animaux sauvages, je ne pouvais pas me baigner à cause des crocodiles. Il n'y avait pas d'internet, un seul téléphone pour tout le village, et je dépendais de la pirogue des indigènes pour me déplacer. Et tout ça en portant cette énorme pression de recueillir assez de données exploitables. »* Il y a longtemps, son questionnement des racines germa à travers l'espace « très homogène » d'un bourg qui la vit débiter son chemin à rebours, bousculer sa monotonie pour soudainement basculer dans la pleine autonomie. Son aller simple vers les États-Unis sonna pour la lycéenne comme un point de non-retour : plus que jamais, Françoise se sentit française, et comprit que loin des yeux ne signifiait pas toujours loin des mœurs. Explorer le Nouveau Monde toute une année, se confronter au Klan et à la ségrégation, agréger en elle les fondations d'une tolérance culturelle finalement sans concession : *« Je me suis rendu compte qu'en France, on dit sans cesse "c'est bizarre", au lieu de dire "c'est différent". On ne se met pas assez à la place des autres parce qu'on ne nous apprend pas suffisamment à faire preuve d'empathie. C'est justement cette curiosité pour la diversité, cette nécessité de comprendre pourquoi on ne pense pas tous de la même façon, et pourquoi les langues majoritaires sont méprisantes, qui fait le cœur de mon métier. »*

La khâgne atisant sa niaque, c'est à Lyon que l'étudiante en lettres saisit la passion de ses professeurs et se laisse guider jusqu'à la morphosyntaxe : *« Même si, à mon époque, on pouvait atteindre un niveau prestigieux en travaillant, et pas forcément en menant une compétition comme aujourd'hui, c'était loin d'être gagné d'avance. J'ai eu la chance d'être entourée par des universitaires qui me rassuraient en m'assurant que j'étais capable de me lancer dans une carrière de chercheuse. Je pense que j'avais besoin de ça, parce qu'avec le recul, je peux dire que je n'ai vraiment pas choisi la facilité et que je suis fière du chemin parcouru ! »* Loin de chez elle, la doctorante déserta certes les mariages en cascade de ses camarades d'enfance, et prit du retard dans sa vie privée pour que la recherche avance, mais ses sacrifices n'ont pas manqué d'être consacrés par le prix du Jeune Chercheur : *« Lorsque l'on parle de sciences du langage, cela étonne toujours parce qu'on assimile les langues à la littérature, à l'art, alors que mon domaine fait la part belle à la technique pour comparer les langues amérindiennes et comprendre leur histoire. En 2004, la Métropole de Lyon m'a montré qu'elle considérait toute la science qui se trouve dans mon métier, et ça, c'était vraiment bienvenu ! »* Une reconnaissance de la société réitérée à l'université quand, au nom de la classe, une de ses étudiantes s'est même levée pour féliciter sa professeure d'avoir été plébiscitée : *« C'est vrai que notre travail n'est pas franchement visible, alors quand mes étudiants m'ont exprimé leur gratitude de cette façon, je me souviens que cela m'a énormément émue. »* Au-delà des louanges, grâce au gain alloué par la ville, Françoise n'a donc pas hésité à alourdir ses valises de nouveaux livres de linguistiques et à s'envoler pour de vraies vacances au Mexique.

L'enseignante-chercheuse étend désormais sa pédagogie aux adultes comme aux enfants, ravie de montrer aux élèves de CE1 les impalpables palabres rendues visibles sur écran. La téméraire a même monté un atelier, pour rappeler que parler ce français foisonnant de mots d'emprunt revient aussi à être polyglotte – un terme qui vient lui-même du grec ancien et révèle que la vocation de linguiste est précieuse pour démêler les phrases en pelote. Profitant de ses interventions, elle rappelle qu'à chaque fois que l'hégémonie du français écrase patois et idiomes avec violence, utiliser sa langue maternelle et son lexique local est déjà un bel acte de résistance : *« Je viens d'une région patoisante, et même si je n'y avais jamais pensé, au lieu d'aller en Amazonie pour étudier tout cela, j'aurais très bien pu rester dans mon village. Il y avait tout ce qu'il fallait pour écrire ma thèse. »* Si Françoise a quitté la campagne de son enfance, elle la retrouve volontiers dans la Drôme où elle vit, et dans ses déplacements en Bolivie. Là, elle continue de repêcher le *mojeño trinitario* noyé dans l'espagnol en cultivant la bienveillance dans ses paroles. Celle de s'ouvrir à l'Autre, d'ouvrir des mots comme des fenêtres, tout en inculquant à ses deux petits garçons la richesse, la force et l'étonnement du déracinement.